

Quelle place accorder à l'empathie en éthique ?

Étude sur le *care*

L'atelier commencera avec une mise en situation. S'en suivra une présentation de différents points de vue (voir les 3 textes) et une discussion autour de la question.



Portrait de la philosophe :

Martha Nussbaum, née en 1947, est une philosophe américaine spécialisée en éthique et philosophie politique. Professeure à l'Université de Chicago, elle a influencé la pensée contemporaine par ses travaux sur les *capabilités*, mettant l'accent sur la qualité de vie et la liberté individuelle. Nussbaum a contribué à la philosophie féministe en explorant les questions de justice sociale, de droits et de développement humain. Elle a notamment publié « Les Émotions démocratiques » (2013), soulignant leur rôle crucial des émotions dans la vie publique. Elle reçoit le prix Holberg en 2021 pour ses recherches.

Portrait de la philosophe :

Carol Gilligan est une philosophe et psychologue féministe américaine, née en 1936. Elle est surtout connue pour son travail pionnier sur l'éthique du *care*, mettant en lumière l'importance des valeurs relationnelles dans la morale, en opposition à la perspective plus individualiste de Lawrence Kohlberg (son directeur). Professeure à l'Université de New York, Gilligan a publié des livres influents tels que *In a Different Voice* (1982) ou plus récemment *Why does patriarchy persist?* (2018) où elle remet en question les théories morales traditionnelles. Son œuvre explore les dimensions de genre dans le développement moral.



Portrait du philosophe :

Paul Bloom, né en 1963, est un psychologue et professeur de psychologie à l'Université Yale. Reconnu pour ses travaux novateurs sur la psychologie du développement et la cognition humaine, Bloom a exploré notamment le concept d'empathie. Lauréat du Prix Troland en psychologie expérimentale de l'Académie nationale des sciences (2005) et auteur du livre influent *Against Empathy: The Case for Rational Compassion* (2016), il remet en question l'idée traditionnelle selon laquelle l'empathie est la clé du comportement moral. Bloom propose une perspective argumentative en faveur de la compassion rationnelle, soulignant les nuances et les limites de l'empathie dans la prise de décision éthique.

Réflexion pré-lecture :

Selon vous, comment l'empathie peut-elle aider à la réflexion éthique ? Et comment peut-elle nuire ?

Questions directrices :

1. *Pourquoi pour Martha Nussbaum la lutte politique est avant tout une lutte intérieure ?*
2. *Quelles sont les émotions de base de l'enfant ?*
3. *Comment Nussbaum explique la naissance de la discrimination ?*
4. *Que faut-il enseigner aux enfants pour Nussbaum et Rousseau ?*
5. *Pourquoi la sympathie ou la compassion sont importantes ?*

Avant de pouvoir esquisser un programme d'éducation, il faut comprendre quels problèmes se présentent lorsque nous essayons de transformer nos élèves en citoyens responsables d'une démocratie, capables de penser et de décider à bon escient d'un ensemble de questions d'importance nationale et mondiale. **Quelle caractéristique humaine rend si difficile le fait de maintenir des institutions démocratiques fondées sur le respect mutuel et l'égalité de protection de la loi**, et si aisé celui de glisser vers des hiérarchies variées, ou pis encore, vers des projets violents d'agression collective ? [...]

Un dirigeant démocrate parmi les plus créatifs de notre temps, le mahatma Gandhi, l'un des principaux architectes de l'Inde indépendante et démocratique, a parfaitement compris que la lutte politique pour la liberté et l'égalité doit d'abord être une lutte à l'intérieur de chaque personne, tandis que la compassion et le respect luttent avec la peur, l'avidité et l'agressivité narcissique. Il a régulièrement attiré l'attention sur l'articulation entre équilibre psychologique et équilibre politique en affirmant que le désir cupide, l'agressivité et l'angoisse narcissique sont des forces opposées à la construction d'une nation libre et démocratique.

Ce « *choc des civilisations* » intérieur peut être observé dans de nombreuses luttes pour l'intégration et l'égalité dans les sociétés actuelles : débats sur l'immigration, sur les arrangements destinés aux minorités religieuses, raciales et ethniques, sur l'égalité hommes/femmes, sur l'orientation sexuelle, sur la discrimination positive. Dans toutes les sociétés, ces débats suscitent anxiété et agressivité. Mais partout existent également des forces de compassion et de respect. Les structures sociales et politiques particulières jouent un grand rôle dans le résultat de ces luttes, mais nous ferions bien de nous appuyer, au moins à titre d'essai, sur une description largement partagée de l'enfance, afin d'identifier les problèmes et les ressources que les institutions et les normes sociales peuvent développer ou inhiber. [...]

Les êtres humains naissent. Sans défense, dans un monde qu'ils n'ont pas fait et qu'ils ne contrôlent pas. Les premières expériences du nouveau-né sont faites d'une alternance irrégulière de moments d'épanouissement total, où le monde entier semble tourner autour de la satisfaction de ses besoins, comme dans le ventre maternel, et d'une conscience déchirante de sa propre vulnérabilité, lorsque les bonnes choses font défaut au moment où le nourrisson les désire et ne peut rien faire pour se les procurer. **Les êtres humains connaissent un niveau de vulnérabilité physique inconnu ailleurs dans le règne animal, combiné avec un très haut niveau de**

sophistication cognitive. [...] Comprendre le « choc intérieur » requiert de réfléchir sur cette situation étrange et unique : la curieuse articulation chez les êtres humains de la compétence et la vulnérabilité ; notre relation problématique à la vulnérabilité, la mortalité et la finitude ; notre désir constant de transcender des conditions pénibles pour tout être intelligent. [...]

Pour les très jeunes enfants, les autres n'existent pas vraiment ; ils ne sont que des instruments qui apportent ou non ce qui est nécessaire. Les jeunes enfants voudraient réellement faire de leurs parents leurs esclaves pour pouvoir contrôler les forces qui subviennent à leurs besoins. Jean-Jacques Rousseau, dans son grand livre sur l'éducation, *Émile*, voyait dans le désir infantile de réduire les parents en esclavage le début d'un monde de hiérarchie. Même si Rousseau ne pensait pas que les enfants sont naturellement mauvais (il soulignait plutôt leurs instincts naturels d'amour et de compassion), il comprenait que la faiblesse même et le besoin des tout jeunes humains donnent son essor à une dynamique susceptible de créer une déformation morale et un comportement cruel, sauf si le narcissisme et la tendance à dominer sont canalisés dans une direction plus productive.

J'ai mentionné à l'instant la honte que les enfants ressentent en raison de leur dénuement, de leur incapacité à trouver la plénitude heureuse que certains moments les conduisent à espérer. Cette honte, qu'on peut qualifier de « **honte primitive** » est bientôt rejointe par une autre émotion puissante : le **dégout** devant les déchets produits par son propre corps. Le dégout, comme bien d'autres émotions, a un fondement évolutif propre, mais il implique aussi un apprentissage, et il n'apparaît pas avant que l'on apprenne à l'enfant à être propre, lorsque ses capacités cognitives sont déjà bien développées. La société a donc une marge de manœuvre pour influencer la direction que prend le dégout. Les recherches récentes sur le dégout montrent qu'il n'est pas seulement viscéral. Il a une forte composante cognitive, qui implique des idées de souillure ou de saleté. Dans le dégout, comme nous l'apprennent les psychologues expérimentaux, nous rejetons comme source de souillure ces choses (fèces, autres déchets corporels, cadavre) qui sont la preuve de notre propre animalité et mortalité, et donc de notre vulnérabilité dans les domaines fondamentaux. Les psychologues expérimentaux qui travaillent sur le dégout s'accordent à dire qu'en nous tenant à distance de ces déchets, nous contrôlons notre angoisse sur le fait de produire, et finalement d'être, des déchets, et donc d'être nous-mêmes animaux et mortels. [...]

Le dégout commence à faire de vrais dommages lorsqu'il s'articule au narcissisme de base des enfants. Une manière efficace de prendre complètement ses distances avec sa propre animalité consiste à **projeter les propriétés d'animalité** (la mauvaise odeur, la saleté, la crasse) sur d'autres groupes, et à traiter ces gens comme s'ils étaient source de contagion et de souillure. Ils deviennent une sous classe et de, de fait, une frontière ou une zone de tampon entre la personne angoissée et les propriétés redoutées et stigmatisées de l'animalité. Les enfants commencent ainsi très tôt à identifier certains d'entre eux comme sales ou dégoutants. [...]

En même temps, les enfants imitent les sociétés adultes qui les entourent, et qui dirigent le plus souvent ce « dégout projectif » sur un ou plusieurs groupes subordonnés : Afro-Américains, Juifs, femmes, homosexuels, pauvres [...]. Le dégout, comme le montrent les recherches en psychologie, est nourri de pensée irrationnelle et magique. [...] Parce que le comportement stigmatisant semble être une réaction à l'angoisse devant sa propre faiblesse et sa propre vulnérabilité, on ne peut pas le modérer sans s'intéresser à cette angoisse plus profonde. Un élément important, que souligne Rousseau, est l'apprentissage d'une compétence pratique. Les enfants qui peuvent affronter convenablement leur environnement ont moins besoin de serviteurs qui s'occupent d'eux. Mais un autre aspect de réponse sociale doit être dirigé vers le sentiment de

vulnérabilité lui-même et la souffrance qu'il engendre. Certaines des normes sociales et familiales répondent avec inventivité à cette souffrance, et transmettent aux jeunes gens l'idée que les êtres humains sont tous vulnérables et mortels, et que cet aspect de la vie humaine ne doit pas être haï ou répudié, mais affronté par la réciprocité et l'aide mutuelle. La pédagogie de Jean-Jacques Rousseau accorde un rôle central à l'apprentissage de la fondamentale faiblesse humaine : il affirme que seule la connaissance de cette faiblesse nous rend sociables et nous tourne vers l'humanité. Notre inadéquation même peut ainsi fonder l'espoir d'une communauté décente. Rousseau soulignait que les nobles français n'avaient pas reçu de semblable éducation ; ils apprenaient à se croire au-dessus du commun des mortels. Ce désir d'invulnérabilité nourrissait leur désir de commander aux autres.

De nombreuses sociétés diffusent ces mêmes leçons pernicieuses qu'apprenaient les nobles français de l'époque de Rousseau. Les normes sociales et familiales transmettent l'idée que la perfection, l'invulnérabilité et la maîtrise sont des aspects essentiels du succès adulte. Dans bien des cultures, de telles normes sociales prennent **une forme genrée**, et les recherches sur le dégoût ont montré qu'il entre très souvent en forte composante de genre dans la projection du dégoût sur autrui. Les hommes apprennent que le succès consiste à être au-dessus du corps et de ses fragilités. On leur enseigne à caractériser certaines classes inférieures (femmes, Afro-Américains) comme hypercorporelles et donc appelantes à la domination. Ce récit connaît de nombreuses variantes culturelles qui doivent être étudiées de près avant de pouvoir être corrigées par une société particulière. [...]

L'autre face du choc intérieur est la capacité croissante de l'enfant à exercer une attention compatissante, à considérer l'autre comme une fin et non un simple moyen. Le temps passant, si tout va bien, les enfants commencent à ressentir gratitude et amour pour ces êtres distincts qui subviennent à leurs besoins. Ils deviennent toujours plus capables **d'imaginer le monde depuis le point de vue de ces personnes**. Cette capacité à s'intéresser à autrui et à réagir avec sympathie et imagination est une partie profonde de l'héritage évolutionniste. Différents primates semblent éprouver une forme de sympathie, tout comme les éléphants et sans doute les chiens. Dans le cas des chimpanzés, ainsi que vraisemblablement des chiens et celui des éléphants, **la sympathie s'articule avec l'empathie**, c'est-à-dire la capacité de « pensée située », la capacité de voir le monde depuis le point de vue d'un autre. La pensée située n'est pas nécessaire à la sympathie, et n'est sans doute pas suffisante. Un sadique peut l'utiliser pour torturer sa victime. Mais elle constitue cependant un point d'appui important pour former des émotions sympathiques qui sont, à leur tour, corrélées avec un comportement d'assistance. L'impressionnant travail expérimental de C. Daniel Baston montre que les gens à qui l'on demande d'écouter un récit animé des souffrances d'un autre et qui adoptent le point de vue de cette personne sont bien plus enclins à répondre avec sympathie que les gens à qui l'on demande d'écouter de manière plus distancée. [...]

Les enfants qui développent une capacité de sympathie ou de compassion, souvent par une expérience de prise de perspective empathique, comprennent les effets de leur agressivité sur une autre personne et s'en préoccupent toujours davantage. Ils en viennent ainsi à ressentir de la culpabilité pour leur propre agressivité et un véritable souci pour le bien-être de l'autre.

Questions directrices :

1. *Qu'est-ce que le patriarcat et quel impact a-t-il sur les recherches en psychologie morale ?*
2. *Comment Gilligan établit-elle la distinction entre le care en tant qu'éthique féminine dans une société patriarcale et le care en tant qu'éthique féministe dans une société démocratique ?*
3. *Que nous dit le texte sur la relation entre raison et émotion ?*

Au moment où j'écrivais ce livre [*Une voix différente*], j'avais pris conscience d'un problème inhérent à la théorie psychologique, qui était en partie un **problème méthodologique** (l'exclusion des femmes et des personnes de couleur du champ des études sur le développement moral), et en partie un **problème théorique** (la valeur donnée à l'autonomie et à la rationalité, devenues des critères du développement). J'en suis venue à comprendre que le discours de la psychologie, tel qu'il est repris par les théories dominantes de la discipline, était en réalité une lecture de la culture comme nature, une traduction des dualités de genre et des hiérarchies patriarcales en langage psychologique. La voix différente est une voix de résistance à ces dualités et hiérarchies, et l'éthique du *care*, avec son attention à la voix (à ce que chacun ait une voix et soit écouté et entendu) et aux relations, est l'éthique d'une société démocratique. [...]

Je ne peux continuer à parler de **genre**, terme qui paraît neutre et académique, sans parler de **patriarcat** – un ordre organisé autour du genre, dans lequel la structuration de l'autorité est construite sur la dualité et la hiérarchie de genre. [...] Le patriarcat impose une dichotomie de genre, telle qu'être un homme veut dire ne pas être une femme et vice-versa ; il perpétue une hiérarchie de genre où l'autorité réside au bout du compte chez les pères, où les qualités considérées masculines deviennent supérieures aux qualités genrées au féminin, et où être un homme signifie être au sommet de la hiérarchie. Le patriarcat place certains hommes à un niveau supérieur à d'autres hommes (en séparant les hommes des garçons), et tous les hommes à un niveau supérieur aux femmes, séparant les pères des mères, des filles et des fils, et éloignant chacun de parts vitales de lui-même.

Dans cet univers genré du patriarcat, le *care* est une éthique féminine. Prendre soin (*caring*) des autres, c'est ce que font les femmes « bonnes » ; inversement, les personnes qui prennent soin des autres font du *care*, c'est-à-dire un travail de femmes. Elles sont dévouées aux autres, sensibles à leurs besoins, attentives à leurs voix. **Elles sont dans l'effacement complet de soi.**

Je suis entrée dans cette conversation à un moment particulier de l'histoire : à la fin des années 1960, période aux États-Unis de convergence du mouvement des droits civiques [...] et du mouvement de libération des femmes, suivi rapidement par le mouvement de libération homosexuelle. À cette époque, j'enseignais à Harvard avec Erik Erikson, un psychanalyste dans la tradition freudienne, et également avec Lawrence Kohlberg, un psychologue du développement cognitif dans la tradition de Piaget. Toutes ces théories du développement – celle de Freud, d'Erikson, de Piaget, de Kohlberg – voyaient **les femmes comme déficientes** sur le plan du développement parce que leur investissement dans les relations était supposé se faire au détriment du soi, et que leurs jugements ou leur capacité à **prendre des décisions de façon rationnelle étaient vus comme compromis par les émotions**. Le paradoxe souligné dans *Une Voix Différente* est le suivant : les qualités mêmes qui spécifient la qualité morale des femmes les marquent également comme déficientes au plan du développement moral. [...]

Ma recherche portait, à ce moment-là, sur les moments cruciaux dans la vie des gens, lorsque le sens du soi, le « je » viens au premier plan dans la question, « Que vais-je faire ? », et que le langage moral entre souvent en jeu par l'intermédiaire de mots comme « falloir » ou « devoir », ou bien et mal, ou juste et mauvais, comme dans « Que dois-je faire ? » ou « Quelle est la chose juste à faire ? ». J'avais entrepris cette étude au début des années 1970, avec des étudiants qui, après leur diplôme, seraient appelés sous les drapeaux pour partir au Vietnam. J'avais observé que ces hommes, auxquels j'enseignais un cours sur le choix et le conflit moral, étaient réticents à parler du dilemme de l'incorporation à l'armée (devaient-ils ou non objecter ?), parce qu'ils savaient que s'ils disaient ce qu'ils ressentaient et pensaient vraiment – en l'occurrence que leur décision de refuser ou de ne pas refuser leur incorporation dans l'armée dépendait en partie de leurs relations et de leurs sentiments pour les gens dont ils se souciaient (*cared about*) – ils allaient passer pour des femmes et se retrouver à un stade inférieur du développement moral. [...]

Nous étions en 1973, année au cours de laquelle la Cour Suprême a légalisé l'avortement, donnant aux femmes une voix décisive dans une décision jugée aujourd'hui légitime. J'ai repris mon étude, en me focalisant dorénavant sur des gens qui s'interrogeaient sur la décision de poursuivre ou de mettre un terme à une grossesse. [...] Au cours de ces entretiens, j'entendais sans cesse la force que l'opposition entre « égoïsme » (*selfishness*) et « absence de soi » (*selflessness*) avait à structurer les jugements et les décisions des femmes. J'entendais les femmes dire de ce qu'elles voulaient faire (que ce soit avoir un enfant ou avorter) que c'était « égoïste », et de ce que les autres voulaient qu'elles fassent que c'était bien. Et je me souviens leur avoir demandé : si c'est bien d'être en empathie avec les gens et de répondre à leurs besoins, et si vous êtes une personne, alors pourquoi est-ce égoïste d'agir également ainsi envers vous-mêmes ? Et elles me répondaient : « C'est une bonne question. »

J'en arrive à une distinction majeure : dans une société et une culture patriarcale, le *care* est une éthique *féminine*, qui reflète la dichotomie du genre et la hiérarchie du patriarcat. Dans une société et une culture démocratique, fondées sur l'égalité de voix et le débat ouvert, **le care est une éthique féministe** : une éthique conduisant à une démocratie libérée du patriarcat et des maux qui lui sont associés, le racisme, le sexisme, l'homophobie, et d'autres formes d'intolérance et d'absence de *care*. Une éthique féministe du *care* est une voix différente parce que c'est une voix qui ne véhicule pas les normes et les valeurs du patriarcat ; c'est une voix qui n'est pas gouvernée par la dualité et la hiérarchie du genre, mais qui articule les normes et les valeurs démocratiques (l'importance du fait que tous aient une voix, et qu'ils soient confrontés à des conflits inhérents aux relations).

Ce qui m'amène au deuxième point important : **le care et le caring ne sont pas des questions de femmes ; ce sont des préoccupations humaines**. Nous resterons perplexes face à son intransigeance apparente si nous ne faisons pas apparaître explicitement la nature genrée du débat *care/justice*. Et nous ne parviendrons pas à avancer sur la prise en compte des vraies questions, à savoir : comment les questions de justice et de droits croisent-elles les questions de *care* et de responsabilité ? L'injonction morale de ne pas opprimer – ne pas exercer injustement un pouvoir ou prendre avantage sur les autres – coexiste avec l'injonction morale de ne pas abandonner – ne pas agir de façon inconsidérée et négligente (*carelessly*), ne pas trahir, y compris soi-même. [...]

La raison, le soi, l'esprit et la culture sont genrés au masculin et valorisés ; l'émotion, la relation, le corps et la nature sont genrés au féminin et comme les femmes, tout à la fois idéalisés et dévalués. Les divisions révèlent un chiasme de la nature humaine, une distorsion ou une déformation systématique des natures des hommes et des femmes qui n'ont aucun sens, ni psychologiquement ni sur le plan neurologique.

La « voix différente » que je décris – une voix identifiée « non par le genre, mais par le thème » comme je le dis dans l'introduction de mon livre – est une voix qui résiste aux dualités et aux hiérarchies. C'est **une voix qui unit raison et émotion**, soi et relation, esprit et corps, nature et culture. [...]

Dans son livre, *L'erreur de Descartes* (1997), le neurobiologiste Antonio Damasio démontre que la raison et l'émotion sont neurologiquement réunies, et que la séparation de la raison ou de la pensée d'avec l'émotion est la marque d'une lésion ou d'un traumatisme cérébral. Dans le même sens, les recherches sur les traumatismes indiquent que la dissociation du corps d'avec l'esprit est une manifestation de traumatisme. Et mes travaux sur le développement révèlent que la séparation du soi d'avec la relation, ou la dissociation de parts vitales du soi d'avec la relation, est la manifestation d'une blessure psychique, mais aussi la marque d'une initiation conduisant à intérioriser ou à incorporer dans le soi les dualités et les hiérarchies du patriarcat, initiation présentant certaines des caractéristiques du traumatisme (perte de voix et de mémoire, incapacité à raconter précisément son histoire). [...]

Depuis l'époque où j'ai écrit *Une voix différente*, la recherche en sciences humaines a modifié notre vision de la condition humaine. Des idées qui avaient émergé, au départ, des études sur les femmes, sont à présent considérées comme des vérités sur l'expérience humaine. Nous valorisons l'intelligence émotionnelle, le soi relationnel, le cerveau sensible. L'interdépendance est devenue un fait d'évidence, en un temps de changement climatique et de menace nucléaire (Gilligan, 2009). Comme le dit Patricia Paperman, « les gens vulnérables n'ont rien d'exceptionnel ».

Question directrice :

1. *Quels arguments propose Paul Bloom contre l'empathie ?*

Votre reprochez à l'empathie de s'exprimer plus spontanément vis-à-vis des gens qui nous ressemblent. Est-ce démontré ?

Paul Bloom : Je voudrais préciser en préambule que je n'ai rien contre la bonté, la gentillesse ou l'altruisme. L'empathie, c'est la capacité à se mettre à la place d'autrui ou à ressentir la souffrance de l'autre. Il y a un certain nombre d'expériences en psychologie qui montrent que nous avons davantage d'empathie pour les gens qui nous ressemblent, qui ont la même couleur de peau que nous, qui sont proches de nous, qui habitent notre ville ou notre pays, qui sont attirants et non repoussants. L'empathie permet donc de nouer des contacts étroits entre les gens, mais seulement à l'intérieur d'un groupe donné. Elle s'exprime beaucoup moins envers les étrangers, les migrants ou les SDF. On peut être empathique et raciste. Les racistes sont en général des gens très empathiques, car ils se sentent très intégrés dans leur communauté raciale, fiers de partager leur identité avec un groupe.

Ensuite, l'empathie dépend étroitement du contexte et des valeurs. Si je suis un manifestant et que vous êtes un policier, nous n'avons plus d'empathie l'un pour l'autre, même si nous sommes deux hommes blancs. [...] Nous appartenons à quantité de groupes éphémères qui conditionnent notre compassion. De plus, vous aurez plus d'empathie pour un malade du sida qui a attrapé le virus par transfusion sanguine que parce qu'il est héroïnoman. Nous n'avons pas de pitié pour ceux que nous estimons responsables de leurs problèmes ou que nous désapprouvons moralement.

Troisième critique, l'empathie a un problème avec les nombres. C'est évident si l'on réfléchit aux vagues d'émotions provoquées par les tueries de masse, comme celle de l'école primaire de Sandy Hook en 2012. Ces fusillades ne sont responsables que de 19% des homicides par balle aux États-Unis, et c'est pourtant à ces victimes que va la compassion du public. Certaines études montrent que, si l'on vous demande combien vous êtes prêt à donner pour sauver une vie et combien pour dix vies, la somme augmente à peu près de façon proportionnelle. Seulement, si l'on vous montre la photo d'un enfant, que l'on vous donne son prénom et que vous connaissez son histoire, vous serez prêt à donner beaucoup plus d'argent pour lui que pour sauver dix inconnus. C'est un biais cognitif que les politiciens exploitent. Les populistes de droite insistent sur des abus ou des délits commis par des étrangers, afin de mettre en place des politiques antimigratoires qui vont avoir un impact sur des dizaines de milliers de vies. L'empathie n'est donc pas adaptée dans un monde où il y a 7,7 milliards d'humains. [...]

Ensuite, l'empathie peut servir à nuire. C'est une critique qui concerne surtout l'empathie cognitive, la capacité à comprendre autrui. Si je suis un séducteur, un manipulateur, un harceleur, un tortionnaire, je vais me servir de cette compréhension. Nous savons que les menteurs et les escrocs excellent dans ce domaine, comme d'ailleurs les psychologues.

Enfin, l'empathie n'est pas un bon guide face au défi écologique. Pour le réchauffement climatique, il n'y a pas de victimes spécifiques. Pour cette raison, il est très difficile de motiver les gens à agir. Une morale fondée sur l'empathie nous laisse donc dans l'incapacité de répondre à nos principaux défis.